

portait des nouvelles de plus en plus alarmantes de la santé de l'empereur.

Un matin que le soleil était plus brillant que d'habitude, et que plus gaie, elle gagnait cette résidence, elle arriva avec cette espérance d'enfant qui lui donnait une secrète confiance dans l'eau de la source. On lui avait dit la veille que l'empereur allait mieux, et son imagination reconnaissante avait tout de suite créé un miracle, c'était la guérison de l'empereur.

Elle arriva... mais hélas ! que la réalité était loin de ses rêves ! Elle trouva tout le monde consterné... Cette fois, craignant pour la vie de son bienfaiteur, et voulant au moins le revoir encore et lui dire un dernier adieu, elle demanda à être admise auprès de lui...

On lui répondit qu'il expirait, et que ce n'était pas possible ; elle pria, supplia, et ses larmes eurent tant de puissance, qu'elle fut introduite dans la chambre de l'empereur.

C'était le moment solennel où Napoléon, entouré de ses pieux serviteurs, après un long abatement, s'était relevé sur son séant dans son lit de douleur. Il avait demandé qu'on lui ouvrît la fenêtre tournée du côté de la France, et après avoir adressé des adieux touchants à sa chère patrie... le délire s'empara de sa tête ; ses membres se raidirent par les convulsions, ses yeux devinrent fixes ; on entendit encore ces mots sans suite... tête armée... ma garde... mon fils... France !... et il expira.

Les fleurs que la jeune fille venait offrir s'étaient échappées de ses mains ; elle-même était tombée inanimée sur la place.

Sa douleur fut profonde ; mais elle y survécut ; car elle aussi devait être une preuve de plus qu'une grande infortune supportée avec courage est une chose sainte, et que tôt ou tard elle a de glorieuses compensations.

La pupille de l'empereur avait attiré la curiosité des voyageurs : on ne parlait que de son bon cœur, de ses grandes qualités. Un négociant de la Compagnie des Indes étant allé la visiter, jugea qu'il ne paierait pas trop cher un pareil trésor au prix de toute sa fortune : il l'épousa... Emily Branstons est devenue une des femmes les plus riches et les plus considérées de l'Angleterre.

CH. LATOUR MÉZERAY.

LEGENDE DU TRAVAIL DES FEMMES

L'existence et le travail d'une femme des champs me remet en mémoire une courte légende que me raconta, jadis, un vieux bûcheron.

Je ne jurerais pas que son orthodoxie soit irréprochable ; en revanche, elle apprécie fort sensément la valeur morale du travail.

Trois femmes parlaient à la porte du paradis avec le méticuleux saint Pierre.

—Moi, dit la première, j'ai été volage, puis, comme ma patronne Madeleine, j'ai mérité, j'ai jeûné dans le désert.

Pierre haussa les épaules, et tandis que celle-là s'avancait effrontément, il la regarde avec l'humour du soldat qui n'approuve pas sa consigne. La deuxième montra des genoux meurtris, des paupières rougies par les veilles.

—Moi, dit elle, j'ai prié le Seigneur jour et nuit !

—Hélas ! répliqua l'apôtre, moi aussi j'avais prié avec le Divin Maître dans le Jardin des Oliviers, et cela ne m'a pas empêché de l'avoir renié trois fois avant que le coq n'eût chanté. Passez, ma fille.

—Et vous, qu'avez-vous fait sur cette terre, demanda saint Pierre à la troisième, qui était une vieille femme au dos voûté.

—J'ai travaillé, répondit simplement la bonne femme, et en même temps elle montra au portier céleste ses mains calleuses, ses doigts noueux, ses ongles usés jusqu'à leur racine.

—A la bonne heure, lui dit l'apôtre, entre hardiment, assieds-toi au premier rang des élus ; tu es certainement celle qui a le moins péché, le diable n'a jamais eu le temps de te parler à l'oreille.

LA MODE



TOILETTE DE CRÉPON BLEU DE ROI. (Devant et dos)

Corsage froncé et mis dans la jupe sous ceinture drapée, en surah même nuance. Corsage coupé par des entre-deux blancs, ornés de choix de surah bleu. Manches gigot. Jupe éventail, ornée dans le bas par des entre-deux inégaux, terminés par des choix.

Chapeau rond, en paille, orné par une touffe de plumes d'autruche noires, retenues par une boucle.

Mesurage : 15½ verges de crépon bleu, grande largeur.



TOILETTE DE LAINAGE SUÈDE. (Devant et dos)

Corsage à pointe, froncé sous ceinture de galon russe, blanc. Empiècement uni, garni de galon russe. Manches gigot, également coupées de galon

russe. Jupe cloche, garnie de rubans russes dans le bas et coupée, de distance en distance, par des panneaux pliés en mousseline de soie.

Chapeau canotier, en paille Suède, garni devant par deux ailes et par deux plumes couteau, posées derrière les ailes.

Mesurage : 13 verges de lainage Sarah, grande largeur.

CURIOSITÉS MÉDICALES

PRENEZ GARDE A LA POUSSIÈRE !

Soignez votre nez et prenez garde à la poussière ! On ne me reprochera pas de ne pas l'avoir dit et répété. J'ai bien raison. Oui, lavez votre nez comme vous nettoyez votre bouche ; les poussières viennent constamment pénétrer dans les cavités nasales et s'y attachent. Pour s'en faire une idée, il suffit d'examiner un rideau devant la jointure d'une fenêtre ; une bande noire y est nettement marquée ; c'est la poussière venue avec l'air du dehors qui vient se fixer sur le tissu et le noircir. La poussière n'est pas toujours inerte, il s'en faut, elle renferme de nombreux microbes et des matières virulentes.

Il y a longtemps aussi que Villemin et Koch ont considéré les expectorations séchées et flottantes dans l'air des phtisiques comme les agents par excellence de la dissémination et de l'infection tuberculeuses. C'est bien souvent par inhalation que l'infection s'effectue. Cornet a montré que l'air des locaux habités par des phtisiques peut charrier des poussières douées de virulence tuberculeuse.

M. Straus vient de seier le problème de plus près. Il ne s'agit plus seulement de constater que, dans les salles d'hôpital et dans les appartements occupés par les phtisiques, l'air peut servir de véhicule à des poussières chargées de bacilles de la tuberculose. Avec M. Straus, on explore une des portes d'entrée des bacilles, le nez, et l'on constate que ces bacilles pénètrent et séjournent avec la plénitude de leur virulence dans la cavité des fosses nasales chez des individus d'ailleurs absolument sains, mais vivant, pendant un temps plus ou moins long, dans l'entourage des phtisiques. Les bacilles sont dans le nez, c'est-à-dire dans l'antichambre qui les conduira sans doute aux voies profondes et aux poumons.

M. Straus a recherché le bacille à l'hôpital de la Charité et à l'hôpital Laennec sur des infirmiers, des infirmières, sur quelques malades atteints d'affections étrangères à la tuberculose, sur un certain nombre d'élèves de son service. Il a recueilli les poussières nasales et les a inoculées à des cobayes. Un certain nombre de cobayes inoculés ont montré à l'autopsie le bacille de la tuberculose et les principaux désordres de la maladie. On a fait vingt-neuf expériences ; sur vingt-neuf individus indemmes de tout soupçon de tuberculose, neuf possédaient le bacille pleinement virulent. C'est une proportion inattendue et qui est bien significative : un tiers des sujets examinés hébergeait le bacille. Parmi ces cas, six se rapportent à des infirmiers vivant à l'hôpital, balayant les salles, secouant les objets de literie. Sur huit malades atteints de maladies chroniques, un fournit un résultat positif. Enfin, parmi les sept élèves du service, élèves qui ne passent généralement que quelques heures par jour à l'hôpital, deux (dont l'interne) avaient des bacilles virulents de la tuberculose dans leur cavité nasale. Le nez est donc bien la première étape du bacille à l'entrée des voies respiratoires.

Il n'y a pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même pour les autres bacilles, heureusement assez rares, charriés dans l'air. Aussi ne saurait-on trop répéter encore et toujours : Soignez votre nez et défiez-vous de la poussière !

HENRI DE PARVILLE

A n'importe quelle adresse, sur réception de 15c nous enverrons une boîte de papeterie contenant : papier à lettres, enveloppes, crayon, plumes, tablettes de papier. Qu'on se hâte. G.-A. & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.